

Ainsi donc, il m'incombe pour la 5^{ème} fois de prononcer le discours d'usage du Grand Ancien. J'ose espérer que vous n'êtes pas encore lassé de ma longévité !

Pour mes précédentes allocutions j'avais sélectionné des épisodes de ma carrière, de préférence drôles, histoire de mettre de l'ambiance et en même temps, pouvant comporter des enseignements.

Cette année, mon ton sera plus grave.

Comment, en effet, ne pas évoquer la grande figure d'Hélie de Saint-Marc qui nous a quittés cet été ?

C'est en me référant à sa personnalité hors normes que je vais centrer mon propos de ce soir.

Il était de la Promotion «Veille au Drapeau» et c'était donc mon «petit Co».

Ayant vécu en Algérie avec mes Harkis les mêmes tourments que lui au Tonkin avec ses partisans Tho, son décès fin août m'a réellement affecté et a ravivé des souvenirs douloureux, le souvenir de ces journées dramatiques que j'ai connues au moment des accords d'Evian.

Je vais vous en donner un bref aperçu car elles comportent, elles aussi, des enseignements.

En 1961, c'est-à-dire, après la tentative de putsch du quartieron des généraux, je suis à nouveau au tour de départ pour l'Algérie.

L'ambiance générale est mauvaise. Il apparaît de plus en plus clairement que le Général de Gaulle veut se débarrasser de ce qu'il considère comme le boulet Algérien.

Je reçois le Commandement du quartier de Bouira situé sur le flanc Sud du Djurdura. Ses limites correspondent sensiblement à celles du Douar Haïzer peuplé de Berbères. Bouira est une grosse sous-préfecture où vivent encore quelques européens.

La pièce maîtresse de mon dispositif est constituée par quatre Harka aguerries et expérimentées, ce sont elles qui tiennent le Douar. J'avais estimé que la meilleure manière de maintenir le moral était de déployer une activité intense et à la suite de quelques coups chanceux, nous avons éliminés les derniers moujahidines du quartier, il n'y en avait plus un seul, quand éclate le 19 mars, la nouvelle de la signature des accords.

En application des clauses de ce texte, je reçois l'ordre de procéder au désarmement des Harkis.

Je convoque les chefs de Harka et avec tous les ménagements qui s'imposaient, je leur annonce la décision.

Stupeur des intéressés qui pâlisent d'indignation. Ils ont le sentiment d'une trahison, d'un abandon.

Leur grand argument : « mais si les Fellaghas des Aurès arrivent dans l'Haïzer nous ne pourrions pas nous défendre ». J'ai beau leur dire que l'accord prévoit qu'aucune représaille ne sera exercée contre eux, ils sont convaincus du contraire. Je leur confirme qu'il faut reverser toutes les armes de guerre... 350 au total, le lendemain avant midi ; ce sont les ordres que j'ai reçus. Ils s'en vont la tête basse.

Dans la soirée, je sens qu'il se passe quelque chose dans le Douar. Le matin suivant c'est le coup de tonnerre : en évitant de passer devant mon PC les Harkas ont été défilés en ville en arborant le Drapeau du FLN et en tirant en l'air avec toutes leurs armes.

Les fonctionnaires civils et les barbouzes, il y en avait, préviennent immédiatement leurs autorités.

Avant même que j'ai pu rendre compte, je reçois un flash du Général SIMON commandant la zone depuis son PC de Tizi-Ouzou me demandant sèchement des explications.

Le message suivant m'intime l'ordre de récupérer l'armement des Harkis par tous les moyens et pour ce faire, m'annonce l'envoi de deux escadrons du 4^{ème} Chasseurs.

Engager une opération hasardeuse et meurtrière contre mes compagnons d'armes de la veille !!! ...quelle horreur !!!

Je rédige un message disant « avant engager action de force, propose tenter reprendre contact avec Harkis pour les raisonner et les amener à rendre eux-mêmes leurs armes ».

Réponse : « Armes devront être récupérées par tous moyens dans délai 48 heures ». Une chape de plomb semble s'être abattue sur le Douar.

Voyant l'échéance se rapprocher, je pars en jeep rôder dans les environs des mechtas des Harkis les plus proches. Tout d'un coup, parmi les Yaouleds qui traînent dans le coin je reconnais l'un des fils de Debbih, le chef de la principale Harka.

J'aborde le gamin qui avait l'habitude de nous vendre des grives et des perdreaux et lui demande : « Où est ton père ? »

Réponse : « Il est à la maison et il pleure »

Je lui dis : « Vas le prévenir que je suis là et que je pleure aussi ».

Quelques minutes plus tard, je vois Debbih arriver à grandes enjambées en gandourah blanche ; il a de la prestance, c'est un seigneur.

Il se jette presque à mes pieds en me déclarant : « QU'EST CE TU VEUX, EXCUSE-NOUS, ON A FAIT COMME DI GAULLE, ON A RETOURNE NOTRE VESTE ». Je n'ai pas relevé le propos et ne lui ai fait aucun reproche.

Mais je lui dis : « Et Maintenant ? Je crois qu'il faut qu'on parle », il m'invite comme souvent à boire un café chez lui.

Je joue franc jeu. Je lui annonce que le Commandement a décidé de récupérer leurs armes coûte que coûte. Qu'une opération avec des renforts importants est en cours de préparation. Que compte tenu des liens noués avec lui et tous les Harkis, je refuserai de la commander mais que de ce fait, je serai sanctionné et relevé.

Alors, on enverra un autre officier inconnu pour la commander et que ce sera des combats meurtriers et horribles.

Je lui fais aussi remarquer que les fellaghas ne les adopteront pas comme ça et qu'ils seront victimes de règlements de comptes car eux-mêmes n'y ont pas toujours été de main morte avec les prisonniers et les suspects. Par contre, s'ils me rendent leurs armes, moi, je suis maintenu et si jamais les fellagha ne respectent pas les clauses du cessez-le-feu et viennent vous embêter « je vous en donne ma parole » je viendrai vous défendre avec mes soldats réguliers.

Je sens qu'il est ébranlé. Je lui rappelle la date limite qui m'a été fixée et nous nous quittons avec gravité en nous serrant longuement la main.

Le lendemain à l'aube, je vois les Harkis arriver en civil portant sur le bras gauche leur tenue de combat lavée et repassée et leur fusil à l'épaule droite. Les figures sont crispées.

Ils déposent leurs équipements dans deux camionnettes que j'ai fait avancer. Pour moi, c'est un moment très dur ; j'exécute les ordres mais je suis envahi par le sentiment de commettre une mauvaise action.

Je leur renouvelle mon engagement de venir les défendre au cas où les fellaghas exerceraient des représailles contre eux.

Pour leur prouver ma détermination, je dote chaque Harka d'un poste radio pour m'alerter en cas de besoin.

Ils s'en vont. Ils sont anxieux. Je rédige un message : « Reprise de contact réussie, totalité armement rendue pacifiquement par les Harkis. Rapport suit ».

Dans ce rapport je cite entre guillemets la phrase clé de Debbih : « On a fait comme di Gaulle, on a retourné notre veste ».

Pendant 2 ou 3 jours calme absolu, puis une nuit, appel au secours par radio « les fellaghas nous égorgent et brûlent nos maisons..... ».

Je déclenche l'opération que j'avais préparée pour faire face à cette éventualité.

Les fellaghas sont pris à revers et se replient non sans perte. Je rends compte des représailles lancées par le FLN dans mon quartier et des actions que j'ai engagées, baptisées pudiquement coups de semonce, pour les faire cesser.

En fait, vous l'avez compris, des coups au but n'avaient pas manqué non plus.

Mais les choses vont prendre une tournure que je n'avais pas prévue : je reçois un message comminatoire : « Toutes vos unités consignées dans leurs cantonnements. Ouverture du feu autorisée seulement en cas attaque vos propres positions ».

J'étais paralysé. Inquiet...heureusement pas d'autres agressions ne sont signalées....

Mais ce qui se tramait était bien pire : ma réaction avait été montée en épingle par le FLN qui avait saisi les commissions ad hoc de ce qui était intitulé « violation du cessez-le-feu ».

Toujours est-il qu'une semaine plus tard je suis abasourdi, assommé, en recevant un message m'avisant de ma désignation pour un stage de reconversion à l'Infanterie mécanisée au camp du Valdahon. Message qui se terminait par la mention : « Rejoindra immédiatement ».

Je n'étais pas dupe du motif de cette brutale mesure d'éloignement, le FLN avait eu ma peau.

Et, c'est la mort dans l'âme que j'ai quitté le Douar Haïzer.

J'ai su par mes adjoints que, dès que j'ai eu le dos tourné, les représailles contre les Harkis et leurs familles avaient redoublé d'intensité, de cruautés, d'atrocités horribles et qu'ils y étaient tous passés...

Quel cauchemar qui ne s'effacera jamais de ma mémoire !!! Je leur avais donné ma parole et je n'ai pas pu la tenir. J'en ai conservé un sentiment proche de la honte, la honte d'un abandon et c'est bien pourquoi il faut comprendre ceux qui, comme Saint-Marc n'ont pas supporté cette honte et se sont révoltés.

Accordez-moi encore une minute, il y a un épilogue à cette douloureuse évocation et un enseignement.

Au cours de mon stage au Valdahon, un jour je vois arriver le Colonel Toussaint, chef du 3^{ème} Bureau de l'E.M.A.T. sous les ordres duquel j'avais servi avec bonheur pendant la période ayant précédé mon retour en Algérie.

Sous prétexte d'inspection, j'ai vite compris qu'il voulait me voir.

Il m'annonce que la restructuration des Ecoles, projet sur lequel nous avons longuement travaillé est adopté par le ministre et va se mettre en place.

En effet, à partir du moment où de Gaulle avait fait son discours sur l'Algérie Algérienne, nous avons étudié l'hypothèse du rapatriement en métropole de l'Ecole des Aspirants de Cherchell.

Le Colonel avait vu plus grand, à savoir une fusion avec l'E.A.I. de St-Maixent qu'il voulait transférer à Montpellier où existait un beau quartier (Guillot).

Montpellier, ville universitaire prestigieuse pratiquement au bord de la Méditerranée ce qui inciterait les meilleurs des officiers élèves à choisir l'Infanterie ; en échange, on créait à St-Maixent l'Ecole Nationale des Sous-Officiers d'Active, l'ENSOA ;

Deuxième annonce du Colonel : « Je suis retenu pour assurer le commandement de cette nouvelle Ecole, ce sera signé la semaine prochaine et je vous prendrai bien comme Chef d'Etat-Major. Etes-vous partant ? ».

Vous pensez si j'ai donné mon acquiescement avec enthousiasme, reconnaissance et respect.

J'ai donc été le bas droit du Colonel puis Général Toussaint pour réaliser et mettre en route à Montpellier l'E.A.I. élargie aux E.O.R.

Il y a certainement dans l'assistance de ce soir des officiers qui ont fait leur année d'application à Montpellier et dans les installations du Parc Montcalm.

La tâche a été écrasante mais exaltante d'autant que Toussaint était un très grand mais exigeant patron. Je l'aimais bien et c'était réciproque.

Dès mes trois ans de Chef de Bataillon, il me propose au choix jeune pour le grade de Lieutenant-colonel.

Le tableau sort et je n'y suis pas. Le Général est encore plus déçu que moi. Il monte à Paris s'enquérir des raisons pour lesquelles j'avais été écarté. Eh bien, on lui a sorti de mon dossier le rapport que j'avais adressé en mars 62 au Général Simon, ce fameux rapport où j'avais cité entre guillemets la phrase de mon chef Harki : « On a fait comme di Gaulle, on a retourné notre veste ».

Cette phrase avait été soulignée en rouge et une main gaulliste zélée avait porté dans la marge la mention « à surveiller ».

Voilà ce qui m'avait coûté mon tableau et m'a retardé d'un, voire, deux ans dans ma carrière. Mais comme Edith Piaf, je ne regrette rien car j'ai toujours agi selon ce que ma conscience m'avait dicté et en respectant les ordres reçus.

Alors, mon enseignement concret, mes jeunes camarades, est tout simple : dans vos rapports, méfiez-vous de l'emploi des guillemets.

Je suppose que les guillemets existent toujours dans vos correspondances hautement informatisées.

Or, ayant, ô paradoxe !!! servi plus tard à la D.P.M.A.T., j'ai constaté que les grands patrons ont systématiquement tendance à attribuer au rédacteur du rapport lui-même le jugement ou l'analyse qu'il a placé entre guillemets et en citant pourtant sa source. Voilà.

Je m'excuse de vous avoir un peu trop raconté ma vie.

Je m'excuse surtout auprès de notre **cher cadre rose**, que j'ai laissé longtemps debout, d'avoir été peut-être long et je vous remercie de votre attention.